



**Le Petit Journal :**  
Le collège Michel Debré  
sur les traces de notre histoire

**Lecture :**  
Dix jours sans écrans



**NOTRE  
DOSSIER**



# Liban : les différences à l'école



# Liban



## les différences à l'école

Comment faire cohabiter 18 communautés religieuses ? C'est le défi du Liban, petit pays du Proche-Orient. Un défi parfois difficile : le pays a même connu une guerre qui a duré 15 ans. Elle s'est terminée en 1990, mais les conséquences se ressentent encore aujourd'hui. A l'école par exemple, où les différences religieuses et sociales pèsent. Dans le cadre du projet Globe Reporters, des élèves du collège Jean Lafosse, à Saint-Louis, ont mené l'enquête.



Soeur Mariam An Nour

Point commun à tous les écoliers libanais : la journée commence tôt, entre 7h et 8h selon les établissements. Elle se finit tôt aussi : 15h, au plus tard. Il n'y a pas de cantine, seulement une petite cafétéria, pour acheter de quoi grignoter. « Les enfants rentrent et ils mangent chez eux », explique Mohammad Taha, directeur d'une école primaire privée dans le quartier El Aamiliye, à Beyrouth.

L'école est obligatoire à partir de 6 ans, mais beaucoup commencent à 3 ans. « Les établissements ont tous les niveaux : maternelle, primaire, collège, lycée », souligne Soeur Mariam an Nour, qui dirige le Carmel Saint-Joseph, un établissement privé situé dans une petite ville au sud de Beyrouth, la capitale. Les matières sont à peu près les mêmes qu'en France : maths, SVT, histoire, géographie, physique, EPS, informatique, arts plastiques... Les écoles privées proposent souvent un double cursus : par exemple, au Carmel Saint-Joseph, les élèves suivent aussi le programme français. Ils passent même le brevet et le bac !



Karine Sahly, enseignante au Carmel

### L'UNIFORME POUR GOMMER LES DIFFÉRENCES

L'uniforme est obligatoire dans presque toutes les écoles. « La raison principale est de limiter les différences sociales et parfois religieuses et politiques : couleurs, marques, etc., expliquent des élèves du Carmel. On considère aussi qu'avec l'uniforme, l'attention des élèves ne sera pas perturbée par les apparences et les modes. »

Au Liban, il y a plus d'élèves dans le privé que dans le public : « Les écoles publiques ont mauvaise réputation », souligne Karine Sahly, enseignante au Carmel. D'ailleurs, les élèves du Carmel ont bien conscience de leur chance : « Les conditions de travail dépendent beaucoup des établissements scolaires. Dans certains, surtout parmi les écoles publiques, les conditions peuvent être difficiles : locaux non rénovés, non chauffés, pas de matériel technologique, pas de CDI... Au Carmel, nous avons de très bonnes conditions », reconnaissent-ils. L'établissement est très bien équipé : il y a deux CDI, trois salles informatiques, deux laboratoires de physique et de chimie, une salle de théâtre... « On a un terrain de basket-ball, de football, une salle de ping-pong, un gymnase. De plus, il y a trois terrains de badminton et un bac à sable », précisent encore les élèves. Les parents dépensent beaucoup d'argent pour envoyer leurs enfants dans une bonne école. « Entre 35 et 40% de leur salaire, pour certains », estime Mohammad Taha, le directeur.



Mohammad Taha, directeur d'une école à Beyrouth





### L'ÉCOLE FACE AUX RELIGIONS

Les écoles publiques sont laïques. Les écoles privées, elles, peuvent dépendre d'une communauté religieuse : c'est le cas du Carmel Saint-Joseph, qui est géré par des catholiques. « Mais nous sommes laïques dans notre fonctionnement, notre mission est de former des citoyens égaux en devoirs et en droits », tient à souligner Sœur Mariam an Nour. Le Carmel accueille des enfants de toutes les confessions. Le mercredi après-midi, les enfants catholiques ont des cours de catéchisme, les autres rentrent à la maison. Tous les élèves suivent un enseignement de découverte des religions. « Chez nous, l'élève apprend comment vivre ensemble dans ce pays pluriel », défend la directrice.

« Il est très rare que les écoles soient des lieux de conflit. Elles accueillent des enfants qui ont grandi ensemble dès l'âge de 3 ans, quelle que soit leur appartenance religieuse. Les amitiés qui naissent entre eux sont souvent solides et continuent bien après la vie scolaire », soulignent des élèves du Carmel.

Mais Ghada Tayara, documentaliste au lycée Abdel Kader de Beyrouth, constate qu'« il y a dix ans, il y avait plus de diversité religieuse dans les écoles. Les parents cherchaient avant tout le bon établissement. Maintenant, pour éviter les conflits, la plupart envoient leurs enfants dans une école avec d'autres jeunes de la même confession. »



Louise, Française bénévole

### DURES ÉTUDES POUR LES SYRIENS

A cause de la guerre en Syrie, plus 400 000 enfants syriens sont réfugiés au Liban avec leur famille. Mais parmi eux, seulement 200 000 sont scolarisés. Les autres, très souvent, travaillent pour aider leur famille à payer le loyer ou la nourriture, car beaucoup vivent dans des conditions misérables.

S'il y a de la place pour eux, les jeunes Syriens vont dans les écoles publiques, en même temps que les enfants libanais. Sinon, ils viennent après les cours, l'après-midi : les écoles publiques restent ouvertes, exprès pour eux, et les professeurs libanais leur font classe. Les enseignants sont payés grâce à l'argent versé par d'autres pays.

Mais cela ne suffit pas. Comme les écoles libanaises n'ont pas les moyens d'accueillir tous les petits Syriens, plusieurs associations humanitaires ont créé des écoles spéciales pour eux. C'est le cas, par exemple, de l'association Offre joie, qui a ouvert en 2012 un établissement dans le village de Kfifane, au nord du Liban. Mohammad, 16 ans, vit au Liban depuis trois ans. Mais pendant deux ans, il n'a pas pu aller à l'école. Il travaillait dans les champs pour aider sa famille. « Parfois je ramenaient des livres à la maison, car ça me manquait trop », explique-t-il. Plus tard, il aimerait devenir « soit professeur, soit avocat ».

Si elles avaient le choix, les familles préféreraient envoyer leurs enfants à l'école, plutôt qu'au travail, témoigne Louise, une jeune française bénévole dans cette école. C'est extrêmement important que cette génération ait accès à l'éducation, car ce sont eux qui vont rebâtir la Syrie quand la guerre sera finie. Ils le répètent tout le temps, ils veulent rentrer, participer à la reconstruction de leur pays. »

Elodie Auffray pour Globe Reporters  
et le collège Jean Lafosse  
PHOTOS Globe Reporters



Alain Devalpo, au centre, et des écoliers syriens.

### LE LIBAN, UN PETIT PAYS MULTICULTUREL

Au Liban, il n'y a que 4,5 millions d'habitants, mais 18 religions ! Les trois principales communautés religieuses sont : les chrétiens maronites, les musulmans sunnites, les musulmans chiïtes. Entre 1975 et 1990, une guerre entre les communautés a déchiré le pays.

Le Liban est collé à la Syrie. Depuis que la guerre a éclaté, beaucoup de Syriens s'y sont réfugiés : on estime qu'ils sont entre 1,1 et 1,5 million. Ils représentent donc un quart des habitants du territoire libanais ! C'est comme si la France accueillait 15 millions de réfugiés.



La 3e Cannelle du collège Jean Lafosse à Saint-Louis en plein travail sur son dossier.

### L'ÉCOLE PUBLIQUE EST DÉLAISSÉE

Dans le Nord du Liban, près de la Syrie, 30% des enfants ne sont pas scolarisés !

Leurs parents les envoient mendier alors que l'école est gratuite. Les classes sont mixtes et il n'y a pas d'uniforme. Le niveau est bas en français et les professeurs n'ont à disposition que le manuel scolaire. Les élèves parlent arabe. On n'est pas obligé d'être catholique pour être inscrit dans une école catholique.

Anaïs, collègue Jean Lafosse

### L'AVENIR VU PAR LES RÉFUGIÉS SYRIENS AU LIBAN

Mariam a 13 ans et Roua a 15 ans : elles voudraient devenir médecin. Elles ont des amis libanais et syriens et aiment beaucoup leurs professeurs. En Syrie, l'enseignement est en arabe alors qu'au Liban, il est en français et en anglais. Mohammed a lui 16 ans. Cela fait un an qu'il va à l'école ! Pendant 2 ans, il travaillait, cultivait, plantait et amenait de l'eau aux gens. Il donnait le peu d'argent gagné à ses parents. L'école lui manquait tant qu'il ramenait des livres chez lui ! Il voudrait devenir avocat ou professeur.

Anaïs, collègue Jean Lafosse



Mohammad en pull bleu veut devenir prof ou avocat.